

Simon Lapuyade

## Comment j'ai rencontré *L'étroit mousquetaire* à la Maison Soleil<sup>1</sup>

Un enfant de trois ans commence à compter — à entendre dans les deux sens. Un instant, au cours d'un après-midi d'accueil à la Maison Soleil, comme un instant inaugural. Instant de rencontre qui peut éclairer la fonction de l'accueillant dans ce lieu de détente, de jeu et d'émergence de la parole. Lieu qui existe pour que les enfants entrent dans la société, non comme des moutons qui seront comptés, comptabilisés dans des statistiques et à l'intérieur de programmes socio-économiques, mais comme sujets désirants, lieu où chaque « un » compte.

En effet, nous ne pouvons pas confondre la demande de la société et de ce « petit groupe social qu'est la famille » avec un travail qui est « en fait d'arriver à la vérité du désir de chacun dans cette famille » comme l'a dit Françoise Dolto<sup>2</sup>.

Accueillants dans une « Maison verte », nous travaillons dans le champ de la psychanalyse mais aussi dans le champ du social. Notre place, dans ce lieu ouvert où nous accueillons anonymement, est différente de celle de l'analyste qui reçoit dans son cabinet. Au cours de ces après-midi d'accueil, nous sommes pris dans divers échanges, jeux et conversations où le discours courant va souvent bon train. Mais notre disponibilité et aussi un certain retrait en rapport avec la façon dont chacun d'entre nous, à travers une démarche personnelle et l'élaboration constante qui lie praxis et théorie, peut prendre en compte l'inconscient — cette disponibilité et ce retrait nous donnent parfois l'occasion de favoriser une écoute ou un dire qui auront des effets sur la manière dont l'adulte accompagne l'enfant et sur le cheminement de l'enfant vers l'âge adulte.

Répondre à cette question : « Psychanalyse et Social ? », c'est d'abord occuper cette place, en tant qu'accueillant dans ce lieu, au milieu de cette journée de travail qui marque et fête les dix années d'existence de la Maison Soleil dans le quartier du Jas de Bouffan, à Aix-en-Provence, pour vous parler d'un micro-événement qui s'est produit, parmi tant d'autres, dans ce lieu d'accueil, et en dégager la portée en dehors de toute considération thérapeutique.

---

<sup>1</sup> *L'étroit mousquetaire*, titre français du film de Max Linder, parodie du roman d'Alexandre Dumas, réalisé aux États-Unis en 1921 sous le titre *The Three Must Get There* (Les trois doivent s'y rendre !).

<sup>2</sup> Congrès de l'École Freudienne de Paris, à la Grande Motte, novembre 1973. In *Textes et débats de l'École freudienne de Paris 1967-1979*, documents réunis par l'EPSF et la lettre lacanienne pour le colloque : « La Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École en 2007 », p. 225.

\*  
\* \*

Cette séquence se déroule en trente secondes.

Monté sur un petit tricycle, Alain, trois ans, s'apprête à passer entre le pied de la table où sont proposées des boissons et le pilier qui se trouve près de la porte d'entrée du lieu d'accueil. Je me trouve, à ce moment, debout, face à lui, de l'autre côté de ce passage, et je lui dis : « C'est trop étroit, tu ne vas pas pouvoir passer. » Il lève la tête vers moi, me regarde et répond, péremptoire : « C'est pas trois, c'est deux ! » et devant mon air interloqué, tout en continuant de s'approcher sur son tricycle, il précise pour moi avec énergie, tapant de la main droite sur le pied de la table : « Un ! », puis avec la même main droite sur le pilier : « Deux ! ». Surpris par l'autorité dont il fait preuve, je lui dis : « Oui, en effet, tu peux essayer, ça va peut-être passer. » Alain s'engage alors avec son tricycle entre le pied de la table et le pilier, les deux roues arrière passent juste dans cet écart et il me laisse ici pour rejoindre sur son véhicule ses compagnons de jeu. C'est presque drôle, drôle avec cette nuance d'étrangeté que ce mot comporte. Autrefois, dans le Berry où j'ai grandi, on parlait des enfants en disant « les drôles ».

Donc, à propos d'un déplacement dans cet espace de jeu, un bref échange verbal avec deux silences qui m'ont été imposés et que j'ai reconnus dans l'après-coup comme deux scansion :

« C'est trop étroit, tu ne vas pas pouvoir passer.

- C'est pas trois, c'est deux ! »

Premier silence de l'accueillant — première scansion.

« Un !... deux ! » (accompagnés du double geste éloquent)

Deuxième silence de l'accueillant — deuxième scansion.

« Oui, en effet, tu peux essayer, ça va peut-être passer. »

Un petit bonhomme arrive là, quelqu'un qui doit accepter la loi du langage, qui doit se faire entendre dans la société des hommes avec ces mots qui étaient là bien avant lui. En 1956, dans sa conférence « Freud dans le siècle », Lacan posait la question : « Comment ce système du signifiant sans lequel il n'y a nulle incarnation possible ni de la vérité ni de la justice, comment ce logos littéral, peut-il avoir prise sur un animal qui n'en a que faire, et qui n'en a cure<sup>3</sup> ? »

Quand à mon avis prudent ce petit garçon rétorque : « C'est pas trois, c'est deux ! », je suis pris dans une sorte de stupéfaction proche de celle que

---

<sup>3</sup> J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, p. 275.

Freud, dans son ouvrage sur *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*<sup>4</sup>, relève chez la personne à laquelle est adressé le mot d'esprit (*der Witz*), stupéfaction, sidération. Quelque chose est allé très vite, mon attention a été prise de court. Peut-être en suis-je resté au fait d'avoir entendu dans « C'est pas trois » un « C'est pas toi » sous-entendu : « C'est pas toi qui vas me dire ce qu'il en est de ce qui me concerne. » De son côté, a-t-il perçu dans ma parole une tonalité angoissante ? Je rappelle simplement l'étymologie du mot « angoisse » : *angustia* « étroitesse, lieu resserré ».

Ce que je lui signalais comme ce que j'ai cru être un impossible probable, l'aurait-il entendu comme un interdit ? En tout cas, comme une parole dite entre lui et ce vers quoi il s'engageait, ce vers quoi l'engageait son désir ?

Mais avant de reprendre cette rencontre où le trois, le deux et le un se font entendre, revenons sur une utilisation courante du « un, deux... trois ! » dans des moments de jeu collectif auxquels participa Alain avant cet instant qui doit nous intéresser particulièrement. Que ce soit sur le bord de la piscine à balles ou en haut du petit toboggan, l'injonction ternaire « Un, deux... trois ! » fut souvent utilisée par les adultes accompagnés d'autres enfants pour amener chaque candidat, un par un, à quitter un point d'appui et se lancer sur la pente glissante ou sauter dans les balles mouvantes. Injonction qui pourrait nous sembler pas très différente des cris des parents de l'oisillon qui l'encouragent à s'envoler. Mais qu'est-ce qui fait que certains enfants, ces petits d'hommes, peuvent reprendre à satiété, pendant toute une période, ce temps de l'envol ? « Un, deux... trois ! » : « un » de l'annonce, « deux » du suspens, de l'attente, et « trois » de la décision, du détachement, de la séparation. S'agit-il, pour eux, de s'approprier ces trois nombres, ou n'obéissent-ils pas, en fait, seulement, à la scansion de ces trois syllabes, la troisième venant généralement après un temps de suspens, frappant plus fort l'ouïe et imposant la décision ? C'est à ce même endroit, souvent, que les mères et les assistantes maternelles règlent le défilé : « Toi d'abord, ensuite elle... Vas-y, les autres attendent. » S'instaure un ordre, au un par un, une procession.

Dans « L'instance de la lettre ou la raison depuis Freud », Lacan nous dit : « il suffit d'écouter la poésie [...] pour que s'y fasse entendre une polyphonie et que le discours s'avère s'aligner sur les plusieurs portées d'une partition<sup>5</sup>. »

Entre l'adulte et l'enfant, un signifiant de deux syllabes, « étroit », s'est scindé dans son équivocité en deux mots monosyllabiques : « et trois ». Cet exemple peut se comparer au « mot d'esprit naïf » que Freud tient d'une petite fille de trois ans et demi : elle détache les deux premières syllabes du mot *Medizin* (qui signifie « médicament ») où elle reconnaît *Mädi* (qui signifie dans sa langue « les petites filles ») pour en faire par condensation un mot composé :

---

<sup>4</sup> S. Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, p. 49.

<sup>5</sup> J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 503.

*Mädizin* signifiant pour elle « médicament pour les petites filles », et créer un autre mot avec *Bubi* (qui signifie dans sa langue « les petits garçons ») afin de donner à son frère cet avertissement : « Ne mange pas tant de ce plat, sinon tu vas tomber malade et tu seras obligé de prendre du *Bubizin*<sup>6</sup>. » Un tel mot d'esprit, qualifié de naïf, rappelle que la petite fille n'est pas indifférente à la différence qu'on pourrait faire entre elle et son frère. De même, l'énergie avec laquelle le petit garçon sur son tricycle reprend le signifiant « trois » peut nous rendre attentifs à ce qu'il en est à ce moment-là de son désir. Ignorance à ce moment-là du sens du mot « étroit », quoiqu'il en ait peut-être malgré tout entendu aussi quelque chose ; ignorance que l'accueillant s'est bien gardé de corriger, il n'en a d'ailleurs pas eu le temps. Pris dans l'étonnement que l'enfant a aussitôt enregistré, l'adulte s'est entendu expliquer le « deux » : avec la main qui a quitté le guidon pour taper sur le pied de la table : « Un » et sur le pilier : « deux ! ». Au moment où l'enfant a entendu cet avertissement, c'est le signifiant « trois » qui a fait mouche.

Reprise au bond bien différente de la façon dont certains enfants, entre deux et trois ans, peuvent s'exercer à la répétition des mots et des sons. Pourtant nous sommes là aussi, dans cet exercice, proches du mot d'esprit comme « formation de l'inconscient ». Dans cette même période, Éliane, deux ans et demi, circulait beaucoup dans notre lieu et par une sorte de mimétisme sonore, attrapait ici un mot, là une expression, là-bas un rire, plus loin une interjection... Ce psittacisme aurait pu agacer mais il avait une vivacité qui charmait ; elle butinait des sons, des mots, des expressions, qu'elle ponctuait d'un drôle de petit rire — euphorie, « humeur de notre enfance<sup>7</sup> » nous dit Freud. Et plus précisément : « Ce jeu obéit vraisemblablement à l'une des pulsions qui forcent l'enfant à exercer ses aptitudes ; ce faisant il rencontre des effets de plaisir qui résultent de la répétition, du similaire, du fait de retrouver le connu, d'une homophonie, et qui s'expliquent comme étant des économies insoupçonnées en matière psychique<sup>8</sup>. » Récemment, au cours d'un après-midi d'accueil, une autre petite fille de presque trois ans utilise à maintes reprises et de manière incongrue deux expressions : « par hasard / c'est bizarre ». Exercice ludique, « [elle] assemble les mots sans se soumettre à la condition de sens afin d'obtenir grâce à eux l'effet de plaisir lié au rythme ou à la rime<sup>9</sup>. »

Mais ici, en ce lieu et à cet instant, devant ce passage délimité par un pied de table et un pilier, face à l'adulte qui lui a donné un avis qu'il n'attendait pas, Alain ne joue pas, il répond, produisant un véritable effort psychique que son geste confirme.

Au « trop étroit », Alain, à sa façon, répond « oui » au « trop ». Pour ainsi dire, j'ai ajouté « et trois », un grain de sable qui risquait d'enrayer le

---

<sup>6</sup> S. Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, p. 326.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 411.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 240.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 235.

rouage de son véhicule, de freiner son élan. Mais ayant bien entendu le « trois », il affirme le « deux ».

Il affirmerait le « deux », lui et sa mère, ensemble, tels que nous les accueillions régulièrement depuis plus de deux ans, pendant une longue période où nous nous sommes interrogés entre accueillants, à savoir si ce lieu intermédiaire pour amorcer la séparation entre mère et enfant avant qu'il n'aille à la maternelle, en dehors du petit groupe social qu'est la famille, si ce lieu n'était pas devenu au contraire un refuge où ils resserraient leurs liens. Un peu plus tard, l'autre équipe d'accueil nous informait que le père était venu lui aussi à la Maison Soleil.

Grâce aux deux temps de silence qui m'ont été imposés et qui m'ont fait sortir de la relation de réciprocité, j'ai pu entendre ce que nous pourrions tenir pour un mot d'esprit naïf et surtout une parole en rapport avec « l'autre scène, lieu de l'inconscient freudien — comme le rappelle, après Lacan, François Balmès — où ça pense et d'où parle la vérité<sup>10</sup>. »

En lui proposant de trouver sa place entre deux, son père et sa mère, d'être le troisième qui n'y restera pas car ce qu'il veut, c'est passer, mais qui savait — d'un savoir non-su — où il s'engageait en parlant et que sa parole a engagé dans ce passage au seuil duquel j'étais en quelque sorte la sentinelle, « Qui va là ? » aurais-je pu dire, et entendre en retour une autre question : « Que suis-je là<sup>11</sup> ? »

\*  
\* \*

Insister sur le nombre 3 ne peut être seulement, du côté de la psychanalyse, une invite à donner plus de place au père, au papa. Nous rencontrons ici un point de butée idéologique qui serait, avec les meilleures intentions, de renforcer le lien père/enfant pour éviter une relation trop fusionnelle entre l'enfant et la mère. Pour l'enfant qui va devenir adulte, le père a sa place en tant qu'homme qui désire sa femme — sa femme, qui est en même temps la mère de leur enfant. Du côté de la psychanalyse, il s'agit d'instaurer une place où du père puisse venir se loger, et non le père. Du père, c'est-à-dire un rapport à la loi qui impose une limite au désir incestueux de la mère (à entendre aussi bien au génitif qu'à l'accusatif), qui pose un interdit pour que l'enfant puisse accéder à la dialectique de la demande et du désir.

Et si le nombre 3 est important, ce n'est pas seulement parce qu'il peut présentifier le père mais parce qu'il y a du comptable dans l'inconscient. Lacan dira même dans *RSI* : « [...] pas quelque chose qu'on puisse compter, je dis s'il

---

<sup>10</sup> F. Balmès, *Le nom, la loi, la voix. Freud et Moïse : écritures du père II*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2002, p. 40.

<sup>11</sup> J. Lacan, « Du traitement possible de la psychose », *Écrits, op. cit.*, p. 549.

y a un comptable au sens d'un personnage que vous connaissez qui scribouille des chiffres. C'est évident que oui<sup>12</sup>. »

Ce petit garçon de trois ans ne répond pas pour rien : « C'est pas trois ». Ce « trois » qu'il entend si fréquemment, à ce moment de son histoire, puisque c'est le chiffre de son âge que, dans ce lieu, sa mère ou la personne qui l'accompagne inscrit sur le cahier, sous la date du jour d'accueil. Trois ans, l'âge où il parle déjà comme un grand avec les adultes et qui annonce le temps où il ne pourra éviter de se poser la question de savoir vers quoi ça l'engage.

Le « trois », on le retrouve dans l'œuvre de Freud, dans la forme même de son œuvre, des *Trois essais sur la théorie sexuelle*, forme qu'il conserve dans les multiples rééditions de cet ouvrage, aux trois essais qui composent son dernier grand texte *L'homme Moïse et la religion monothéiste* sans oublier, dans le rêve de l'injection faite à Irma, pièce majeure de *L'interprétation des rêves*, la première syllabe du mot « triméthylamine » — et dans ce même ouvrage, le rêve des trois florins qui illustre bien le fait qu'il y a du comptable dans l'inconscient. Relisons aussi « Le motif du choix des coffrets » où Freud rappelle la nature sacrée du nombre trois pour le relier à « la rigueur inflexible de la loi<sup>13</sup> » ; posant la question du libre arbitre, Freud répond que l'homme doit nécessairement choisir la troisième, la troisième des trois sœurs (les Moires ou Parques) : Atropos, l'Inexorable. La troisième est la déesse de la mort. Rappelons aussi comme on retrouve 3 dans les *Écrits* et le Séminaire de Lacan, des trois prisonniers de son apologue pour « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » jusqu'aux trois registres du nœud boroméen, et aussi « La troisième<sup>14</sup> ».

Cette petite porte ouverte devant moi par cet enfant de trois ans, ouvre sur un questionnement dont je ne peux ici présenter que quelques éléments pour envisager de donner, plus tard, une suite à ce travail.

À la fin de sa conférence sur « Psychanalyse et cybernétique, ou de la nature du langage », en 1955 (il se réfèrera plus tard à la logique mathématique), Lacan déclare : « L'homme est engagé de tout son être dans la procession des nombres, dans un primitif symbolisme qui se distingue des représentations imaginaires. C'est au milieu de cela que quelque chose a à se faire reconnaître. Mais ce qui a à se faire reconnaître, nous enseigne Freud, n'est pas exprimé, mais refoulé<sup>15</sup>. » La réplique « C'est pas trois » avec sa négation exprimée fermement par une seule syllabe « pas » pourrait donc s'entendre comme une dénégation (*Verneinung*). Et ce « pas » c'est quand-même un pas : l'enfant, dans la pensée suscitée par le signifiant « étroit/et trois », décide de passer ; de la

---

<sup>12</sup> J. Lacan, Séminaire XXII, *R.S.I.*, inédit, séance du 14 janvier 1974.

<sup>13</sup> S. Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard folio, 1985, p. 76.

<sup>14</sup> J. Lacan, « Intervention au Congrès de Rome », 1974, parue dans *Lettres de l'École Freudienne* n° 16.

<sup>15</sup> J. Lacan, Séminaire II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 354.

pensée il passe au geste. Après la double ponctuation « Un... deux ! », Alain passe avec son tricycle.

La question des nombres et de l'enfant ne peut que nous ramener au célèbre « J'ai trois frères : Paul, Ernest et moi. », à la difficulté de se compter soi-même parmi d'autres ; le moi est ici à deux places : à la place du frère et à la place de celui qui énonce. Pour Alain, où est le « moi » ? Entre « un » et « deux », il passe. De même quand, dans *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* (1964-1965), Lacan reprend l'exemple de la petite fille à qui on présente trois verres pour qu'elle les compte. Elle répond : « Quatre. » Et confirme : « Un, deux, trois, quatre<sup>16</sup>. » Lacan soutient l'hypothèse que l'enfant compte à partir de zéro, « du trou du sujet ». À propos de ce zéro qui s'y ajoute, Lacan remarque : « il a fallu les longs détours de l'analyse mathématique pour quelque chose qui se donne au niveau de l'expérience de l'enfant<sup>17</sup>. »

Dans *Nobodaddy : L'hystérie dans le siècle*, Catherine Millot, reprenant le Séminaire de Lacan *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), relève la différence entre un 1 unitif et le second 1 pour lequel cherche à se réinscrire le 1 premier en précisant que celui-ci est d'une tout autre nature : « il devient un chiffre, une marque désormais comptable qui ne fait qu'inscrire la perte de la jouissance. Le passage du 1 de l'union au 1 comptable, c'est-à-dire le passage au symbolique se solde par une perte que Lacan note (a), cause de la nécessité de répéter cette inscription<sup>18</sup>. » Objet *a*, cause du désir.

Dans *L'ineestimable objet de la transmission*, pour Pierre Legendre, en tant que juriste qui se réfère au *fort-da* freudien, le 1 est la première synthèse des deux temps présence-absence, il n'y a pas de 1 sans qu'il y ait eu intégration de l'absence, « l'entité mère-enfant ne peut faire un sujet, s'agissant alors simplement de deux moitiés<sup>19</sup>. » Pierre Legendre nous invite à « réfléchir sur le zéro en tant que représentation du vide, sur la nécessité de la case vide dans l'institution du sujet et la délimitation juridique du social<sup>20</sup>. » C'est ainsi que chaque système social doit élaborer un montage juridique capable de produire la société comme Sujet : « Cette production passe par la prise en compte de ce que la psychanalyse, dans son jargon quelque peu sauvage — nous dit-il — désigne du terme de castration symbolique<sup>21</sup>. » Ainsi, le vide symbolique s'impose aussi bien à l'échelle sociale que pour le sujet parlant et : « C'est précisément ici le point d'articulation entre l'instance subjective de la représentation et les montages institutionnels qui ont charge de manœuvrer cette économie en fabriquant le vide nécessaire pour que le faire naître ne produise pas des moitiés,

---

<sup>16</sup> J. Lacan, Séminaire XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, inédit, séance du 20 janvier 1965.

<sup>17</sup> *Ibidem*.

<sup>18</sup> C. Millot, *Nobodaddy : L'hystérie dans le siècle*, Paris, Point hors ligne, 1988, p. 110.

<sup>19</sup> P. Legendre, *L'ineestimable objet de la transmission*, Paris, Fayard, 1985, p. 242.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 241.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 240.

mais des sujets, c'est-à-dire introduise l'enfant à l'ordre successif du zéro et du 1<sup>22</sup>. »

Dans la courte séquence que j'ai présentée, on peut retenir la succession des nombres dans la parole de l'enfant : 3 - 2, 1 - 2. Le 2 auquel il tient est répété sous la pression du 3 et par rapport au 1. Il aurait pu dire : nous ne sommes pas trois, nous sommes deux et je ne suis pas seul : 3 - 2 - 1 ! C'est à partir du nombre 3 qu'Alain commence à compter. Et ce 3, il le met en acte.

Un pied de table et un pilier : s'ouvrait un passage ? Ce qui est évident, à cet instant, c'est que le pied de table et le pilier ont donné un cadre — le cadre d'une porte ? C'est bien par la précision de son élocution et de son geste répété ce que Alain a montré. Dans cet espace de jeu et par un échange verbal s'est improvisée une porte. Dans sa conférence sur « Psychanalyse et cybernétique », Lacan nous rappelle qu'une porte n'est pas quelque chose de tout à fait réel, qui nous fait poser la question : où est l'intérieur, où est l'extérieur ? De l'enfant ou de l'accueillant, qui était dehors, qui était dedans ? Ce qui est sûr, c'est que l'un était d'un côté et l'autre de l'autre côté. Dans ce texte où Lacan imite Raymond Devos et cite Alphonse Allais, il nous présente la porte comme « Le symbole par excellence, celui auquel se reconnaîtra toujours le passage de l'homme quelque part, par la croix qu'elle dessine, entrecroisant l'accès et la clôture<sup>23</sup>. »

– la clôture : ici, une phrase prononcée par un adulte qui aurait pu se perdre dans le discours courant qui court et tourne en rond ;

– l'accès : les mots que l'enfant, poussé par son désir, y oppose à partir de ce pivot, de ce gond, cette syllabe « trois » qui, de l'inconscient, agit comme une clé.

Le « trois » a introduit le tiers et il aura sûrement de l'effet-sujet ; l'enfant devra se reconnaître parmi les autres sujets parlants, séparé, orphelin<sup>24</sup>, au 1 par 1 ; le 2 encore fusionnel dans sa parole ne sera plus l'expression d'un « tout un » (sauf quand il retrouvera l'état amoureux, passagèrement) mais d'un 1+1, lui et sa mère, ensemble encore et paradoxalement séparés — deuil toujours à refaire. Et le « Un, deux... trois ! » de la petite foule du toboggan ne le prendra peut-être plus de la même manière même s'il y glisse joyeusement avec les autres. Passage du 2 au 3, du « tout » au « pas tout » avec l'éprouvé de ce qui impose une limite.

Alain a produit là un véritable travail psychique, et son double geste indiquant le cadre s'appuie sur deux éléments de la réalité extérieure, le pied de la table et le pilier, deux traits, pour soutenir une parole qui l'engage sur la voie de la socialisation.

---

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 242.

<sup>23</sup> J. Lacan, Séminaire II, *op. cit.*, p. 347.

<sup>24</sup> Orphelin, du latin *orphanus*, emprunté au grec *orphanos*, « privé de père ou de mère », dit aussi de parents ayant perdu leur enfant. Orphanos qui, par extension, signifie « privé de » (*Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1992).